

ISAAC ABBAS DE STELLA

CISTERCIENSIS

ALCHERUS ET PETRUS DE ROYA

CLARÆVALLENSES MONACHI

NOTITIA

(*Histoire littéraire de la France, par des religieux bénédictins, XII, 678*)

I.

Isaac naquit en Angleterre, et y embrassa la vie religieuse dans un monastère de l'ordre de Cîteaux (1). Après avoir été suffisamment éprouvé dans cette maison, il fut envoyé par ses supérieurs pour en fonder une autre dans une île dont on ne sait ni la position, ni le nom (2). De là il passa en France, l'an 1147, et devint abbé de l'Etoile, au diocèse de Poitiers. L'histoire ne nous apprend aucun détail de son administration. Mais les lumières et la piété qui règnent dans ses écrits donnent lieu de présumer qu'elle fut très-sage. L'année de sa mort est incertaine. Il vivait encore en 1155, et Valise, son successeur, ne commence à paraître dans les monuments domestiques qu'en 1169.

Isaac tient un des premiers rangs parmi les écrivains de son ordre, moins par le nombre que par le mérite des ouvrages qu'il nous a laissés. Dom Bertrand Tissier les a presque tous recueillis dans le sixième volume de sa Bibliothèque de Cîteaux. Ce sont :

1° Des sermons, au nombre de cinquante-quatre, dont les six premiers sont sur la Toussaint; les trente-un suivants ont pour objet les évangiles des dimanches, depuis l'Épiphanie jusqu'à Pâques; ensuite deux sermons sur la Résurrection, un sur l'Ascension, trois sur la Pentecôte, trois sur la fête de saint Jean-Baptiste, deux sur celle de saint Pierre et saint Paul, trois sur l'Assomption, et un sur la Nativité de la sainte Vierge.

Dans le premier sermon sur le troisième dimanche après l'Épiphanie, l'auteur, expliquant ces paroles du Sauveur, *Je le veux, soyez guéri. Allez, montrez-vous au prêtre*, dit : « L'Église ne peut rien remettre sans Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne veut rien remettre sans l'Église. Elle ne peut rien remettre qu'au pénitent, c'est-à-dire à celui que Jésus-Christ a touché, et Jésus-Christ ne veut rien remettre à celui qui a méprisé son Église. Comme tout puissant, il peut faire tout par lui-même, baptiser, consacrer l'Eucharistie, ordonner, absoudre, et autres choses semblables. Mais l'humble et fidèle époux ne veut rien faire sans son épouse. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a joint. Je dis que ce sacrement est grand en Jésus-Christ et dans l'Église. Ne retranchez donc point du corps la tête, de manière que le Christ ne soit nulle part tout entier. Car le Christ n'est nulle part tout entier sans l'Église, comme l'Église n'est nulle part tout entière sans le Christ, attendu que dans son intégrité le Christ est composé d'une tête et d'un corps. C'est là cet homme unique qui remet les péchés, qui d'abord touche intérieurement afin d'opérer la pénitence du cœur, et ensuite renvoie, pour la confession de bouche, au prêtre, qui renvoie lui-même à Dieu pour l'offrande de la satisfaction. Ces trois choses produisent la parfaite guérison, savoir, la contrition, la confession de bouche et la satisfaction des œuvres, de sorte qu'avant cela personne ne peut se dire véritablement guéri. »

Dans un autre sermon, Isaac dépeint ainsi la situation du monastère qu'il gouvernait alors. « C'est pour vous soustraire entièrement au monde, mes frères, que par un dessein bien entendu nous vous avons amenés dans cette solitude reculée, aride, désagréable, où vous pouvez être humbles, et ne pouvez être riches; dans cette solitude, dis-je, placée fort avant dans la mer, et qui n'a presque nul commerce avec le reste de la terre, afin que privés de toute consolation séculière, et presque de tout secours humain, vous oubliiez entièrement le monde, vous pour qui, à l'exception de cette petite île, la plus éloignée du continent, il n'y a plus de monde nulle part. » Ce texte ne désigne certainement pas l'abbaye de l'Etoile, qui n'est point dans une île; et il ne peut convenir qu'au premier monastère dont Isaac fut abbé.

Le début du septième des neuf sermons sur l'évangile de la Sexagésime fait connaître la circonstance dans laquelle il fut prononcé. « C'est maintenant, mes frères, dit l'auteur, qu'on voit en nous l'exécution de cette sentence prononcée contre l'homme après son péché : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*..... Voilà qu'accablés par le travail et brûlés par la chaleur du midi, nous dégouttons de sueur,

(1) Gall. Chr. nov. t. II, col. 1552.

(2) Bibl. Cist. t. VI, p. 20, col. 2.

et cela pour défricher une terre inculte, afin de ne pas semer sur les épines. Fatigués à l'excès du soin de la semence terrestre, allons prendre un peu de repos à l'ombre de ce chêne touffu que vous voyez ici près; et là, non sans une certaine sueur intérieure, criblons, moulons, pétrissons, cuisons, mangeons la semence de la parole divine, pour ne pas tomber en défaillance par un jeûne immodéré. »

La plupart des autres sermons furent prononcés en pareilles occasions, et l'on voit que nullement préparés, ils naissaient sur-le-champ des questions que l'on faisait à l'auteur. Par exemple, dans le deuxième sur l'évangile du second dimanche de la Quinquagésime, Isaac, après avoir pris pour texte ces paroles des disciples au Sauveur : *Renvoyez cette femme, parce qu'elle crie après nous*, commence ainsi : « Allons, mes frères, c'est assez de travail des mains. Prenons un moment de repos, et employons-le à satisfaire, suivant ce que la bonté divine voudra bien nous inspirer, à la question que ce bon frère nous a faite sur la fin du sermon d'hier. Il est étonné de ce que le Seigneur ne daignant point répondre à cette femme, ses disciples néanmoins, touchés de compassion, osent intercéder pour elle, comme s'ils étaient plus compatissants et plus miséricordieux que leur Maître, qui est lui-même la source de toute miséricorde. Mais d'abord, mon frère, d'où savez-vous que c'est la pitié et non l'ennui, qui a porté ces disciples à en agir de la sorte, tandis que vous leur entendez dire : *Renvoyez-la, parce qu'elle crie après nous*. Mais soit : prétions-leur des sentiments plus nobles et plus conformes à la charité. Dites-moi : Quel est celui d'entre nous qui ne souhaiterait pas que tous les hommes fussent sauvés, et que nul ne fût damné? Or assurément Dieu, que nous n'égalons pas en bonté, le ferait, s'il le jugeait à propos, avec autant de facilité qu'il le voudrait.... Mais il n'y a, mes frères, aucune comparaison entre le Créateur et la créature. Il n'y a nul rapport de notre piété à celle de Dieu. Il veut souvent que les siens désirent pieusement ce qu'il ne veut pas lui-même faire par le motif d'une plus grande piété. » Toute la suite de ce sermon, ainsi que le suivant, traite de la prédestination, que l'auteur explique suivant les principes de la bonne antiquité. L'éditeur, peu éclairé sur cette matière, renverse, dans une note, la doctrine de ces deux sermons.

Dans le premier, sur le troisième dimanche de Carême, Isaac dit : « L'Écriture, mes frères, ne nous laisse pas ignorer que chacun de nous a son démon particulier, qui est extrêmement curieux de tout ce qui nous regarde, qui nous suit en tous lieux, qui observe soigneusement toute notre conduite, et qu'il n'est permis à personne, moins encore à un moine, de méconnaître. Pour moi, je pense bien connaître le mien. Car rien ne m'est plus présent, parce que rien ne m'est plus nuisible; rien ne m'est plus familier, parce que rien n'est plus assidu auprès de moi. »

A l'entrée du premier sermon sur l'Assomption, l'auteur s'énonce en ces termes : « On ne trouve pas aisément ce qu'on peut dire précisément sur la fête d'aujourd'hui, c'est-à-dire l'Assomption de Marie. Resserrés, comme nous le sommes, dans les limites que nos pères ont posées, et qu'il ne nous est pas permis de passer, nous n'osons décider autre chose, sinon qu'aujourd'hui Marie a été transportée (soit avec son corps, soit sans son corps, je n'en sais rien, Dieu le sait), a été, dis-je, transportée, non pour un temps, ni jusqu'au troisième ciel seulement (si cependant il y a réellement plusieurs cieux), mais dans le domicile éternel de la souveraine félicité, et jusqu'au plus haut des cieux. »

Nous ne pousserons pas le détail de ces sermons plus avant, malgré la satisfaction extrême que nous avons goûtée en les parcourant. Nous invitons les lecteurs curieux de s'instruire et de s'édifier à les lire; et nous osons leur promettre qu'ils y trouveront une théologie profonde, une morale pure et exacte, une grande connaissance du cœur humain, un style clair, vil, pathétique, et nourri des expressions bien choisies de l'Écriture sainte.

2^e Une lettre fort étendue touchant la nature de l'âme. Alcher, moine de Clairvaux, à qui elle est adressée, avait prié l'auteur de lui mettre par écrit le résultat d'une conférence qu'il avait eue avec lui sur ce sujet. C'est ce qu'Isaac exécute dans cette pièce, où il ne s'agit pas de savoir ce que l'âme, selon les Écritures, a été avant le péché, ce qu'elle est maintenant sous le péché, ni ce qu'elle doit être après le péché; mais quelle est son essence, quelles sont ses facultés, comment elle est unie au corps et de quelle manière elle en sort. Notre auteur satisfait à toutes ces questions en bon métaphysicien et d'une manière qui leva les doutes d'Alcher, et le mit en état de composer sur la même matière, comme on le verra plus bas, un assez bon écrit.

Isaac dit en terminant sa lettre : « Voilà, mon frère, ce que l'obéissance m'a engagé de vous écrire, au milieu des afflictions sans nombre dont nous sommes accablés. Car cette année le Seigneur a envoyé sur cette province deux grands fléaux, la peste et la faim, tels qu'on ne croit pas qu'il y en ait eu de semblables dans les siècles passés. Ils ne nous ont point surpris inopinément. Nous en avons vu et observé les signes avant-coureurs l'année dernière, persuadés, comme nous le sommes, que tous les événements ont leurs causes, d'où ils naissent, leurs préparations pour la manière dont ils doivent s'opérer, leurs signes pour le temps où ils doivent arriver, et leur utilité finale dans la raison pourquoi ils arrivent. Car la sagesse ne fait rien que d'une manière sage, et le souverain bien ne fait rien que de bon, d'une bonne manière et pour une bonne fin. »

3^e Une autre lettre, moins longue que la précédente, à Jean (de Belesme), évêque de Poitiers, sur l'Office de la messe. C'est un commentaire mystique sur les paroles du canon de la messe, dans lequel on trouve d'excellentes choses. L'auteur finit cet écrit par ces mots : « Tandis que je me délectais à vous écrire ces choses, tant à raison du sujet que de la personne à qui j'avais l'honneur de parler, voilà que votre homme, Hugues de Chavigni, m'arrête, et vient m'empêcher de passer les bornes d'une lettre. Car il est tombé subitement sur nos gens, a frappé de sa main quelques-uns de nos convers, mis en fuite nos domestiques, proféré plusieurs propos insolents contre nous, et fait plusieurs menaces contre notre maison. De plus, il nous a enlevé huit boeufs, qu'il a, je crois, déjà vendus, et sa main est encore levée pour se porter à de plus grands excès. Il crie sur les toits qu'il se vengera dans ma personne de tous les Anglais. Plût à Dieu que je ne fusse point de cette nation, ou que dans le lieu de mon exil je n'eusse jamais vu d'Anglais! »

Donu Dacheri, comme on l'a dit ailleurs en publiant cet ouvrage dans le troisième tome du Spicilege, l'avait mis d'abord sur le compte d'Isaac, évêque de Langres. Mais il corrigea depuis cette attribution dans la table générale de ce recueil, conformément à l'autorité de deux manuscrits de la bibliothèque du roi (n. 1252-1258), qui donnent cette lettre à l'abbé de l'Etoile, et sur ce que du temps d'Isaac, évêque de Langres, il n'y avait point d'évêque de Poitiers qui se nommât Jean.

4^e Un commentaire, qui n'a pas encore vu le jour, sur le Cantique des Cantiques. On le conserve manuscrit à la bibliothèque du roi (n. 1252), mais sans nom d'auteur. Il est à la suite de la lettre d'Isaac sur l'âme, et il est assez dans sa manière d'écrire.

On ne s'arrêtera pas à réfuter Oudin (3), qui lui fait honneur des trois livres du *Sacrement de l'autel*, dont on a rendu compte sur Alcher (4). Il est incontestable que cette production appartient à ce dernier, et l'on peut en voir les preuves à son article.

Isaac est un des trente-un auteurs qu'Ottonmarus Luscinus a compilés pour la composition de son grand ouvrage des *Allégories et Trovologies de l'un et de l'autre Testament*.

II.

Alcher, dont on vient de parler, cultiva les lettres avec piété dans l'abbaye de Clairvaux, sous le gouvernement de saint Bernard, et de ses successeurs Fastrède et Geofroi. Il était versé, non-seulement dans les lettres divines, mais aussi dans les sciences humaines. Isaac, dans la lettre qu'il lui écrivit sur la nature de l'âme, après avoir observé que la tête est le siège de cette substance, lui parle ainsi : « Car la tête, comme vous le savez mieux que moi, vous qui excellez en physique (c'est-à-dire en médecine, suivant le langage du temps), est un assemblage de six ossements, soutenu par les sept colonnes du cou. Si vous jugez à propos de m'écrire sur la structure du corps humain, peut-être vous ferai-je une réponse dans laquelle je montrerai comment l'âme reçoit de son plein gré cet instrument de son action et de son plaisir, comment ensuite elle le conserve avec soin, comment elle le quitte toujours avec regret, comment elle désire avec empressement de le reprendre après l'avoir quitté malgré elle, comment enau elle se réjouira, lorsqu'elle l'aura repris pour ne le plus perdre. » Alcher, comme on l'a dit, était en doute sur ces trois points, parce qu'il ne pouvait comprendre le mystère réellement incompréhensible de l'union du corps et de l'âme. Bien éloigné toutefois de confondre les deux substances qui composent la nature humaine, il fit un traité dans lequel il s'appliquait à montrer leur distinction. Cet ouvrage est le second des quatre livres de *l'Âme*, imprimés parmi les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, et le même que le livre de *l'Esprit et de l'Âme*, qu'on voit dans l'appendice du sixième tome de saint Augustin. On a fait voir ci-devant qu'il était ridicule de l'attribuer à l'un ou à l'autre de ces deux écrivains, puisque Boèce, postérieur à saint Augustin, et Isaac plus récent que Hugues, s'y trouvent cités. Dom Tissier, qui l'a pareillement inséré dans le sixième tome de sa bibliothèque de Cléaux, n'est pas mieux fondé à le donner à Isaac lui-même, attendu qu'il n'a aucun garant de cette attribution. Erasme, parlant de ce livre, dit que l'auteur y montre beaucoup de lecture, mais qu'il n'entend point l'art de lier un discours, en sorte que son érudition ressemble à du sable sans chaux.

La censure d'André Rivet est un peu moins sévère (5). « Quoique ce livre, dit-il, soit incontestablement étranger à saint Augustin, il mérite néanmoins d'être lu, et l'on y trouve bien des choses propres à satisfaire la curiosité des lecteurs. » Il est divisé en trente-trois chapitres dans l'édition des Œuvres de Hugues de Saint-Victor, et en quarante-quatre dans la bibliothèque de Cléaux. Mais les nouveaux éditeurs de saint Augustin, qui l'adjugent comme nous à notre auteur, l'ont partagé en soixante-six. Dans cette édition, beaucoup plus correcte et plus ample que les précédentes, on a eu soin (ce qui n'est pas un petit travail) de marquer, par des notes marginales, les auteurs dont Alcher avait emprunté les expressions. Pour dire notre avis sur ce livre, nous le regardons comme un assez bon précis de ce que les anciens ont dit de mieux sur la nature de l'âme, sa différence d'avec le corps, l'immortalité de son être et la noblesse de sa destination.

Le Traité de l'amour de Dieu, *De diligendo Deo*, divisé en dix-huit chapitres, et placé dans la nouvelle édition de saint Augustin à la suite du précédent, nous paraît, par la conformité qu'ils ont ensemble, être du même auteur. Au jugement d'Erasme et des théologiens de Louvain, une piété lumineuse et affective est le caractère dominant de cet ouvrage. Le style en est toutefois bien différent de celui de saint Augustin. Saint Anselme, Hugues de Saint-Victor et saint Bernard, qu'on y voit cités comme des écrivains récents, montrent que l'auteur vivait au XII^e siècle. Vincent de Beauvais, dans le vingt-troisième livre de son *Miroir naturel*, rapporte un endroit tiré de ce livre, sous le nom de Pierre le Mangeur. Mais on sait combien il y a peu de fond à faire sur sa critique. Ce qui est certain, c'est que l'auteur était un homme de cloître; car il remercie Dieu de l'avoir retiré du siècle. Les derniers éditeurs de saint Augustin inclinent à mettre, parmi les productions d'Alcher, et cet ouvrage et tous les autres qu'ils ont rassemblés dans l'appendice du sixième tome de ce Père, savoir, le *Soliloque de l'âme avec Dieu*, le livre des *Méditations*, l'opuscule de la *Contrition du cœur*, le *Manuel*, formé en partie des méditations de saint Anselme, et en partie du quatrième livre de *l'Âme*, imprimé, ainsi qu'on l'a dit, parmi les Œuvres de Hugues de Saint-Victor. Le fondement sur lequel ils s'appuient est la grande ressemblance que ces livres ont entre eux et avec celui de *l'Esprit et de l'Âme*. Mais il y a difficulté pour le *Soliloque*, en ce que dans le chapitre trente-deuxième on trouve, à quelques mots près, tout le chapitre premier du quatrième concile de Latran, tenu, non en 1198, comme le disent nos éditeurs, mais en 1215, sous le pape Innocent III. Le concile aurait-il copié cet endroit, ou serait-il l'original?

III.

Pierre de Roie, en latin, *de Roia*, fut élevé dans le clergé de Noyon, y obtint un canonicat, et, par ses talents, mérita la confiance et l'estime de l'évêque, qui le fit son commensal. L'aisance et la faveur dont il jouissait lui firent oublier ses devoirs. Il donna dans la dissipation, et mena une vie peu conforme aux canons. Au milieu de ses égarements, il ne laissait pas de faire de temps en temps des réflexions sur la vanité du monde, sur la brièveté de la vie et sur l'incertitude du dernier moment. Ces pensées fructifièrent dans le temps que la divine miséricorde avait marqué. A la fin il se sentit si vivement tou-

(3) Script. t. II, p. 4485.

(4) *Patrologiæ* t. CLXXX.

(5) Crit. Sacr. l. iv, c. 12, p. 422.

ché du désir de faire pénitence, qu'il se rendit à Clairvaux pour y embrasser la vie monastique. C'est lui-même qui nous apprend ces circonstances dans une assez longue lettre qu'il écrivit, pendant son noviciat, à C. Prévôt de l'église de Noyon. Cet ami et d'autres, attachés à Pierre, avaient beaucoup appréhendé qu'il ne pût soutenir un genre de vie aussi austère. Il les rassure à cet égard, en protestant qu'il n'a jamais ressenti de joie plus pure et plus constante que celle dont il jouit dans cette sainte solitude. Il leur annonce qu'il touche au moment de ses vœux, qu'il doit prononcer le dimanche après l'Ascension. Vient ensuite le tableau de la régularité qui s'observait à Clairvaux. « Parmi ces pauvres et ces fervents solitaires, dit-il, au milieu desquels j'ai le bonheur de vivre, il y en a qui ont été évêques, d'autres consuls, d'autres illustres, soit par leurs dignités, soit par leurs talents. Vous avez connu Geoffroi de Péronne, Raynald de Térouane, G. de Saint-Omer, Wautier de Lille. Mais qu'ils sont bien différents ici de ce qu'ils étaient dans le siècle ! » A cette description il joint celle de sa vie passée, telle qu'on vient de la donner en raccourci.

Soit qu'on regarde cette lettre du côté des sentiments, soit qu'on l'envisage par rapport au style et à l'érudition, on peut dire qu'elle est une des plus belles du temps. Saint Bernard, lui-même, ne l'aurait pas désavouée. Dom Tissier l'a communiquée le premier au public dans sa Bibliothèque de Cîteaux (t. III, p. 271-276), sur un manuscrit de l'abbaye d'Aumon. Elle a reparu dans la nouvelle édition de saint Bernard, et se trouve la quarante-quatrième parmi ses lettres.

DE AUCTORE OPERUM SEQUENTIUM.

(D. Bertrand Tissier *Biblioth. Patr. Cisterc.*, Bonofonte 1664, fol., tom. VI, pag. 4.)

De auctoritate sequentium operum pauca hæc accipe. Dominus, seu ut alicubi vocatur, beatus Isaac, genere Anglus, professione monachus, cœnobii de Stella in diœcesi Pictaviensi tertius abbas exstitit, sapientiâ et eruditione conspicuus, ut ex libro De anima, et ex multis sermonibus ejus fit manifestum. Synchronus fuit S. Bernardi, ut ex secundo sermone in assumptione, in fine, satis constat. Porro in pluribus sermonibus indicat cœnobium suum in insula esse constitutum; unde consequens est aut Stellense cœnobium olim in insula fuisse situm, aut ipsum alicui alteri cœnobio prius præfuisse. Nam Stellæ illum abbatem aliquando fuisse declarat epistola ad Joannem Pictaviensem episcopum scripta. Neque vero per insulam illam Angliâ potest intelligi: neque enim in Angliâ, sed in Gallia degebat; et ait se exsulem esse in insula illa, et ab omnibus hominibus remotum. An non fuisset exsul in Angliâ: nemo enim exsulat in patria sua, nec in Angliâ remotus fuisset ab hominibus.

SERMONES

B. PATRIS ISAAC,

ABBATIS DE STELLA ORDINIS CISTERCIENSIS.

SERMO PRIMUS.

IN FESTO OMNIUM SANCTORUM.

Videns Jesus turbas, ascendit in montem (Matth. v). Utinam, fratres, et nos quandoque contingat turbas videre, et, illis dimissis, ascensiones in corde disponere! Difficile est in turba turbam videre: turbari autem in turba necesse est; nec turbatus clare videre, aut discernere, vel dijudicare unquam oculis potest. Ideo dimittenda est turba, ut videatur ipsa turba, et judicetur de ipsa turba. Quicumque enim eam bene conspicit, plene contemnit, libenter fugit, libere dimittit. Qui lucem nunquam vidit, nec tenebras unquam agnovit. Sic Omnipotens postquam dixit de tenebris lumen splendescere, tunc divisit inter lucem et tenebras; tunc discrevit, tunc dijudicavit, tunc vocavit lucem diem, et tenebras noctem. *Et vidit, inquit (Gen. 1), quasi antea non vidisset. Sic nimirum sic turbam non vidit, qui*

A super turbam se minime levavit. Turbæ turbam non sensit, turbæ tumultum non audivit, qui solitudinis silentium non gustavit. Dominus meus Jesus, et fortassis solus, potuit in turba non turbatus a turba, videre turbam; quam tamen videns dimisit, et secessit in montem, quo eum turba sequi non poterat: Heu me! fratres, quanti hodie turbas fugere proponunt, eo tamen resident, ubi a turbis itidem inveniuntur, amplius comprimuntur, ita ut fiat novissimus turbæ tumultus pejor priore. Ideo, frater, elonga fugiens, nec recurras ad turbam; sed mane in solitudine, sequere Jesum, subi in montem, dic turbæ: Quo ego vado, non potes venire. Licet, dilectissimi, de terreno aliquo monte, et exteriori quadam turba historia sibi constet, ego tamen mysterium attendo, maxime illud, quod plurimum mores instruat, quod super fundamentum ædificet. Et quamvis materialis turba difficile